

## **Ouvrages du père Wilhelm Hünermann**

Découvrez les vies de saints du père HUNERMANN ! Alliant le don de conteur à celui d'historien, il a écrit de très belles biographies, si vivantes qu'on a l'impression d'assister aux scènes qui se déroulent. Ses ouvrages sur les sacrements, le credo et l'histoire ecclésiastique témoignent du même talent littéraire hors pair. Le tirage de l'ensemble de ses livres dépasse les 3 millions

### **Biographies**

ET NOUS AVONS VU SA GLOIRE – Vie de Jésus-Christ

LE FILS DU FACTEUR DE RIESE – Saint Pie X

LE MAQUISARD DE DIEU – Le Père Coudrin sous la  
Terreur

LA FILLE DU CORDIER DE BARFLEUR – Sainte Marie  
Madeleine Postel

LE MENDIANT DE GRENADE – Saint Jean de Dieu

FLEUR DES MARAIS – Sainte Maria Goretti

L'APÔTRE DES GAULES – Saint Martin

L'APÔTRE DES LÉPREUX – Le Père Damien de Veuster

LE REBELLE OBÉISSANT – Le Père François Pfanner,  
trappiste et missionnaire

LE HÉRAUT DE DIEU – Saint Antoine de Padoue

LE MITRON DE VIENNE – Saint Clément Hofbauer

UN FLAMAND DANS LE SILLAGE DE DIEU – Saint Jean  
Berchmans

LE VAINQUEUR DU GRAPPIN – Saint Curé d'Ars

L'APÔTRE DES JEUNES – Saint Jean Bosco

LE PÈRE DES PAUVRES – Saint Vincent de Paul

LE FILS DU REMOULEUR – Saint Julien Eymard

LA FLAMME QUI CHANTE – Les martyrs de l'Ouganda

### **Ouvrages d'histoire ecclésiastique**

L'ALLIANCE DU SINAÏ – L'Ancien Testament raconté aux jeunes

HISTOIRE DES MISSIONS (3 vol. vendus ensemble) – 1. Amérique et Océanie, 2. Asie, 3. Afrique.

HISTOIRE DU ROYAUME DE DIEU À L'ÉPOQUE DES PREMIERS CHRÉTIENS – Histoire de l'Église depuis sa fondation jusqu'au début du Moyen Âge

LE CIEL EST PLUS FORT QUE NOUS – La merveilleuse histoire des apparitions de Fatima

### **Sacrements**

À LA TABLE DU SEIGNEUR – L'eucharistie

LES LÈVRES SCELLÉES – La confession

JE TE FAIS CHEVALIER – La confirmation

### **Doctrine et morale**

LE CHANDELIER D'OR – Le *credo* expliqué aux jeunes

LES TABLES DE MOÏSE – Les commandements du décalogue expliqués aux jeunes

# Ouvrages d'histoire chez le même éditeur

Professeur Jean GUIRAUD: *Histoire partielle, histoire vraie*

Avez-vous assez des mensonges des manuels d'histoire officiels? Le pape St. Pie X loua l'auteur d'avoir réfuté de nombreuses calomnies dirigées contre la civilisation chrétienne, colportées par les manuels d'histoire officiels. Présentation bien structurée par petits chapitres. 4 tomes vendus ensemble

**T. 1:** Les origines du monde — les druides — l'Église et l'Empire romain — l'Église et l'esclavage — St. Martin, Ste. Geneviève, Clovis, Charlemagne — la féodalité — les croisades — l'inquisition — l'instruction au Moyen Âge — le peuple était-il misérable au Moyen Âge? — Jeanne d'Arc. **T. 2:** Les sciences, la littérature, les arts et la connaissance du monde au Moyen Âge (une église du X<sup>e</sup> siècle en Amérique du Nord!) — Renaissance chrétienne et Renaissance païenne — intolérance de la Réforme — vandalisme protestant (chapitre gratiné!) — responsabilité des guerres de religion — la Saint-Barthélémy. **T. 3:** Révocation de l'Édit de Nantes — la dîme — à quoi servaient les biens du clergé? — instruction populaire avant la Révolution. **T. 4:** Suppression de la Compagnie des jésuites: calomnies jansénistes — Blaise Pascal, théologien improvisé — manigances des gouvernements — complot maçonnique international.

M<sup>gr</sup> GAUME: *L'évangélisation apostolique du globe*

Une énigme: cet auteur affirme que l'Évangile fut prêché dans le monde entier dès le temps des apôtres! Cela paraît incroyable. Et pourtant, les preuves abondent et sont étonnantes... Grâce à des sources anciennes, il arrive en effet à reconstituer la vie et les voyages missionnaires des douze apôtres en Europe, en Afrique, en Asie, en Océanie et même en Amérique! Humainement, une diffusion si rapide et si lointaine était impossible, ce qui prouve justement la divinité du christianisme!

M<sup>gr</sup> GAUME: *Biographies évangéliques*

Saviez-vous que Pilate écrivit un rapport détaillé sur le procès de Jésus, qui fut conservé dans les archives de l'empire romain? Que l'apôtre St. Thomas, en l'an 44, partant pour les Indes, passa par l'Arabie, où il rencontra les rois mages? Que le centurion du Calvaire était originaire d'Espagne et s'appelait Caïus Oppius? Vous vous êtes sans doute demandé ce qu'étaient devenus Hérodiade, la veuve de Naïm, le paralytique, Pilate, Marthe, Lazare et tant d'autres personnes, mentionnées sommairement dans quelques versets des Évangiles. M<sup>gr</sup> Gaume vous le révèle dans un livre documenté, fruit de dix ans de recherches auprès des Pères de l'Église et des historiens païens (chroniques, archives, monuments archéologiques etc.). 2 tomes.

M<sup>gr</sup> GAUME: *La révolution*

Œuvre formidable, dont vous ne regretterez pas l'acquisition, car M<sup>gr</sup> GAUME montre, là encore, tout son talent d'écrivain et de chercheur! En étudiant la Renaissance, le césarisme, le protestantisme, le voltairianisme et la Révolution française, M<sup>gr</sup> Gaume a remarqué que ces mouvements, qui ont sapé la chrétienté, ont tous une source commune: la réintroduction des auteurs païens dans l'enseignement. À partir de la Renaissance, les hommes remplacent le Christ et les saints par les divinités païennes dans la peinture, la sculpture, le théâtre, la littérature, la philosophie, la politique; Luther perd la foi en lisant Cicéron; les lois de la France révolutionnaire sont calquées sur celles d'Athènes ou de

Sparte; les députés justifient le régicide en se référant à Brutus. Dossier précieux sur l'attitude très réservée des Pères de l'Église, des papes et des conciles à l'égard des auteurs païens. 12 tomes vendus ensemble.

**T. 1:** La Révolution française et le régicide. **T. 2:** La religion de la Révolution française. **T. 3:** La Révolution française et la société. **T. 4:** La Révolution française et la culture. **T. 5:** La voltairianisme. **T. 6:** Le césarisme. **T. 7:** Le protestantisme. **T. 8:** Le rationalisme. **T. 9:** La Renaissance: éloge du paganisme. **T. 10:** La culture païenne de la Renaissance. **T. 11:** Les modèles de la Renaissance. **T. 12:** Les adversaires de la Renaissance.

M<sup>gr</sup> DELASSUS: *La conjuration antichrétienne*

La célèbre "Somme" de la contre-révolution enfin rééditée! Une mine de documents sur le long travail de sape de la judéo-maçonnerie. Le texte des trois tomes a été entièrement recomposé informatiquement et réuni en un seul tome. De plus, un index des noms très utile y a été ajouté.

Ouvrage préfacé par MGR LEFEBVRE: *Le décalogue de Satan. La lutte de la papauté contre la franc-maçonnerie et les droits de l'homme*

De nombreux documents inédits ou introuvables retracent le complot maçonnique depuis trois siècles (1717-1989), dévoilent les origines maçonniques de la déclaration des droits de l'homme de 1789. Les papes condamnent ces "droits monstrueux" (Pie VI), qui entraînent la damnation des âmes. La révolution mondiale se développe depuis deux siècles en s'appuyant sur les principes de 1789. Elle a même gangrené le clergé! Vatican II n'est qu'un écho de la doctrine élaborée dans les loges au XVIII<sup>e</sup> siècle.

C. LEROUX: *Jean XXIII, initiateur du changement dans l'Église*

Nous connaissons tous les nouveautés introduites par Paul VI et Jean-Paul II, mais mesurons-nous bien qu'elles furent toutes mises à l'honneur par Jean XXIII? Après avoir présenté son parcours avant son élévation sur le trône pontifical, cette brochure met en lumière sa nouvelle conception de l'œcuménisme, sa nouvelle vision du monde, son changement du canon de la messe, la suppression de beaucoup de fêtes du sanctoral et du temporal.

Abbé BOULENGER: *Histoire abrégée de l'Église*

Cet auteur a le talent de donner une solide culture générale, tout en gardant un langage simple. Présentation très didactique (schémas, résumés, questions...).

Dom GUÉRANGER: *Le sens chrétien de l'histoire*

L'histoire n'est pas une succession gratuite d'événements. Le célèbre bénédictin Dom Guéranger en explique le sens surnaturel, providentiel.

Étienne de BRAGUSE: *L'âme de la France*

L'histoire française éclairée sous l'angle surnaturel: "La mission dévolue à une nation est la même que celle assignée à un individu chrétien, à savoir d'accomplir des œuvres de miséricorde reposant sur une foi ferme". L'histoire permet de voir comment l'âme de la France a été formée à la ressemblance de Dieu et comment, au cours des siècles, cette ressemblance s'est manifestée, puis perdue.

Père HUNERMANN  
L'APÔTRE DES JEUNES  
Don Bosco

IMPRIMATUR :

Argentinae (Strasbourg), 26. 7. 1962  
A. Boehm, vic. gen.

## *Liminaire*

Il n'est guère d'endroits au monde que l'on visite avec autant d'émotion que la pauvre chaumière où naquit don Bosco, sur le coteau des Becchi. Une cuisine noircie par la suie, quelques chambres basses munies de toutes petites fenêtres, une écurie et un grenier, tel fut le berceau d'une œuvre magnifique, actuellement répandue par toute la terre. Tout près existent encore les deux arbres entre lesquels le bambin tendait sa corde ; sous leurs branches, une table boiteuse fut sa première chaire à prêcher. Dans les prés voisins, il gardait la vache et le veau de sa mère. Il commença son apostolat parmi les petits bergers du quartier. C'est de là qu'il partit, sans un sou en poche, pour le vaste univers.

Quelques centaines de mètres plus loin se dresse sur un coteau semblable un vaste édifice, où une foule d'adolescents ont trouvé un foyer et font leur apprentissage de typographe et d'imprimeur.

On imaginerait difficilement contraste plus impressionnant. Pourtant cette maison n'en est qu'une entre combien d'autres, où un demi-million d'enfants trouvent asile dans toute l'Europe, en Amérique, en Asie, en Océanie, et partout on y observe la même piété profonde, la même activité et la même gaieté, qui caractérisèrent la vie et l'œuvre de don Bosco jusqu'à son dernier jour.

Le pastoureau des Becchi est devenu le père des jeunes abandonnés dans tout l'univers, l'intrépide bâtisseur, qui toujours sans le sou et comptant uniquement sur la Providence construisit quantité d'églises, de couvents et d'oratoires ; le fondateur de la *Société Salésienne* et des *Religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice* (les salésiennes de don Bosco) au service de la jeunesse, de la bonne presse et des Missions. Par lui Dieu opéra d'innombrables miracles de la charité ; mais toute sa vie à lui, son œuvre et ses réussites ne furent qu'un miracle saisissant de l'éternelle bonté.

On ne peut que l'aimer, ce bon serviteur de Dieu, l'ami de la jeunesse, le saint qui garda toujours dans les épreuves, les soucis et les peines, et jusque dans la mort, son doux sourire.

Puisse un rayon de sa joviale bonté nous illuminer dans les afflictions et l'angoisse de notre époque. C'est à cette fin que ce livre a été écrit.

L'auteur

*Première partie*

***LES ACHEMINEMENTS***

## *La couronne de la Vierge*

C'est le surlendemain de la fête de l'Assomption. Sur la tour de l'église Saint-André de Château neuf d'Asti flottent les oriflammes bleu et blanc aux couleurs de la Vierge, dans le ciel qui s'étend au-dessus des collines et des vallons luxuriants. Les cloches se sont tues ; le vent disperse les tapis de sciure de bois colorée et de fleurs étincelantes étalées sur le parcours de la procession. Des bouts de guirlandes pendent encore aux branches des ormeaux et des châtaigniers sur la place de l'église, cependant que dans les rues et les ruelles de la petite ville piémontaise reprend déjà le train-train quotidien. On ne peut pas être toujours en fête ! C'est le temps des moissons ; dès le matin les charrettes lourdement chargées cheminent vers les granges.

« Quelle belle fête de l'Assomption nous avons eue cette année ! » dit le petit bavard d'enfant de chœur en train d'aider monsieur le vicaire à la sacristie. « Il en a attrapé une suée, le sacristain, à tirer les cloches, et c'est tout juste si l'orgue avait assez de souffle, tant le maître d'école en mettait un coup ! Et puis, les arbres que les paysans apportèrent à l'église ! Celui de mon père était le plus grand de tous. Un tronc formidable, avec des rubans et des fleurs ! Il a bien failli toucher du bout un ange de la voûte ! La Sainte Vierge a dû être contente ! ».

« Je n'en suis pas si sûr que ça, Beppo », répond le vicaire en hochant la tête. « Il m'arrive parfois de penser qu'il se glisse dans tout ce fla-fla, le petit ange inutile de la vanité terrestre ; pas étonnant alors qu'un humble angelot dégringole de son piédestal ! ».

« Mais, don Joseph », proteste le bambin, « c'est seulement pour remercier la Sainte Vierge que papa a fait tout cela, pour la remercier de la richesse de nos champs et de nos vignes ».

« Allons, ne parlons plus de ça, Beppo. Aide-moi plutôt à plier le manteau étoilé de la Sainte Vierge et prends garde à ne pas froisser la soie ! ».

Le précieux manteau est délicatement déposé dans un tiroir, puis le prêtre prend la couronne et le sceptre de la statue de la procession et en essuie les moindres grains de poussière.

On frappe à la porte. Un homme en habits de fête, longue blouse bleue et foulard à fleurs, entre de son pas lourd de paysan, tournant gauchement son chapeau entre ses mains usées.

« Allons, François », lui dit le prêtre amicalement. « Endimanché un jour de semaine ! Est-ce qu'on n'a pas assez de travail aux Becchi avec la

moisson ? ».

« Si bien ! Si bien ! don Joseph », réplique le paysan ; « mais je suis venu apporter chez le Bon Dieu mon plus beau fruit de l'été. Ma femme vient d'avoir son troisième enfant. Alors c'est pour le baptême. Le parrain et la marraine attendent dans l'église ».

« Ton troisième enfant ? Bonne Vierge ! Une vraie bénédiction pour ta maison, François ! Trois enfants sous un toit chrétien, c'est un trésor plus cher au regard de Dieu que les trois pierres précieuses de la couronne de la Madone. Je te félicite de tout cœur, François Bosco ».

Le vicaire s'essuie rapidement les doigts et lui donne une vigoureuse poignée de main.

« Comment va la maman, François ? ».

« Bien, Dieu merci, don Joseph. Ma femme est saine et robuste. Elle ne va pas tarder à se remettre au travail ».

« Oui, Marguerite Occhiena de Capriglio. Tu as bien fait, François, de la choisir après que ta première femme a été si tôt emportée au paradis. Il n'y a pas de femme meilleure dans tout le Piémont. Ainsi ça te fait déjà deux enfants d'elle ? ».

« Oui, c'était Joseph, il y a deux ans ; et maintenant voici le nouveau-né », répond François Bosco, rayonnant.

« Ton Antoine du premier lit n'est pas un mauvais garçon », continue le prêtre en enfermant la couronne de la Vierge dans son écrin garni de velours rouge. « Je le vois au catéchisme. Il est tout à fait à la question et apprend de son mieux, bien qu'un peu difficilement. Il ne fera certainement pas un savant, mais, avec la grâce de Dieu, ce sera un bon chrétien et un brave paysan ».

« Je l'espère, si le Bon Dieu le veut ».

« Bien. Maintenant nous allons faire de ton petit dernier un enfant de Dieu ».

Don Joseph prend le surplis et l'étole. Beppo prépare le nécessaire pour l'administration du sacrement. Il allume quelques cierges devant l'autel de la Vierge ; il court à longues enjambées sous la tour des cloches annoncer à grande volée qu'une petite âme attend la rosée de la grâce divine, et il vient aux fonts baptismaux rejoindre le cortège.

« Quel nom voulez-vous donner à cet enfant ? » demande le prêtre au parrain.

« Jean-Melchior », répond solennellement Melchior Occhiena, frère de la maman, assisté de Madeleine Bosco comme marraine.

« Johannes Melchior », reprend le prêtre en latin avec un sourire pour le père. « Deux beaux noms, l'apôtre et le roi ! Deux noms qui conviennent exactement à ton troisième enfant que l'étoile de la Foi

conduit à la maison de Dieu, comme elle conduisit jadis les trois rois Mages d'Orient à l'étable de Bethléem ».

Revenant à la gravité de ses fonctions, le prêtre interroge :

« Jean-Melchior, que demandes-tu à la sainte Église de Dieu ? ».

« La Foi », répondent le parrain et la marraine.

« Que te procure la Foi ? ».

« La vie éternelle ».

Au moment où l'eau baptismale coule sur son front, le bébé pousse un grand cri comme s'il se rendait compte du magnifique prodige opéré en son âme, et à l'instant où la flamme du cierge sursaute et illumine le minois du nouveau citoyen du ciel, l'enfant de chœur s'imagine entendre le froufrou de l'ange gardien descendant du paradis prendre ses fonctions.

« Il en a de la voix, ton Jean-Melchior ! » dit le vicaire à la fin de la cérémonie. « Un bon gosier pourra peut-être lui être utile plus tard. Qui sait s'il n'annoncera pas un jour la Parole de Dieu ? ».

« Il sera paysan comme tous les Bosco », fait Antoine, âgé de douze ans, qui est venu en tête du cortège avec son petit demi-frère. « Un paysan n'a besoin de sa voix que pour les bœufs et les moutons ».

« Peut-être aussi pour les brebis et les agneaux du Bon Dieu, si telle est la volonté du ciel », ajoute le prêtre en souriant. « Mais tu devras d'abord aider tes parents et son ange gardien à faire de Jean un bon petit chrétien ».

« Et un bon berger, et un bon paysan », reprend obstinément le gamin.

Don Joseph conduit le nouveau baptisé jusqu'à la porte de l'église, regarde un instant le groupe s'éloigner et revient à la sacristie inscrire l'important événement sur le registre des baptêmes :

« Le 17 août 1815 a été baptisé Johannes Melchior, né la veille, fils de François Bosco des Becchi, commune de Murialdo, et de Marguerite Occhiena son épouse ».

Il inscrit également le nom du parrain et de la marraine, répand un peu de sable sur la page et soupire en essuyant sa plume d'oie : « Mon Dieu, ayez pitié de cet enfant ! ».

« Allons-nous descendre les oriflammes du clocher ? » demande le petit enfant de chœur.

« Laissons-les encore un peu là-haut », répond l'abbé. « Qu'elles transmettent à Jean le salut de la Madone ! On peut les voir de loin sur le chemin des Becchi ».

« Et la cloche aussi, on l'entend à plusieurs kilomètres », ajoute Beppo. « Je vais lui faire sonner son bonjour au petit Jean ! ».

Sans attendre de réponse, l'enfant se précipite sous la tour et le son grêle de la petite cloche de l'angélus accompagne en effet le nouveau-né un bon bout de chemin.

Don Joseph jette un dernier coup d'œil sur la couronne de la Madone et ses trois pierres précieuses, verte, rouge et bleue une émeraude, un saphir et un rubis et, ce faisant, il pense encore aux trois enfants de François Bosco.

Il y a une bonne heure de marche de l'église aux Becchi, modeste hameau entouré de bois, de prairies et de vignes, mais la petite troupe fait le chemin tout d'une traite jusqu'à la maison. À son arrivée, tout ce qui vit salue le nouvel enfant de Dieu. Le coq chante à plein gosier, les poules jacassent et le chien Pombo culbute d'un bond en aboyant, un bambinet de deux ans, Joseph, qui accourt pieds nus. Joseph se relève en riant et se hausse sur les orteils. Son père le soulève à bout de bras pour lui faire voir son nouveau petit frère depuis longtemps endormi sur le cœur de sa tante. Les cris de joie de Beppo n'arrivent même pas à le tirer de ses rêves angéliques.

François Bosco prend lui-même le poupon dans ses mains pour lui présenter sa maison, tel un roi fier de faire admirer à son héritier la splendeur de son domaine.

Ah, c'est un domaine tout petit et très modeste que celui des Bosco ! Une longue bâtisse à poutres apparentes, abritant sous le même toit de chaume quelques chambres misérables, une grange et une étable ; mais François Bosco est quand même fier de sa maison qu'il a construite, de ses champs, de ses prés et de ses vignes à flanc de coteau. Le domaine est trop petit pour la famille et souvent François doit s'embaucher comme journalier chez les voisins pour assurer la subsistance des siens, avec l'espoir de s'agrandir un jour.

Son nouveau-né sur les bras, il monte les marches de bois, entre dans la chambre à coucher et présente, triomphant, le petit baptisé à sa femme alitée sous la garde de sa vieille mère. Les yeux de Marguerite s'illuminent. Elle presse le petit sur son cœur et lui trace pieusement un signe de Croix sur le front.

« Tu m'apportes la bénédiction de la bonne Vierge, mon petit Jean », murmure-t-elle.

François lui répète le mot du prêtre à propos de l'enfant.

« Avant de prêcher la Parole de Dieu », réplique-t-elle, « il va d'abord falloir qu'il l'écoute et qu'il la suive. Ensuite il arrivera ce que le Bon Dieu et la Sainte Vierge voudront ».

« Mais oui », approuve la bonne grand-mère, qui fait partie de la maison. « Comme le Bon Dieu et la bonne Vierge voudront ! ».

Même en pareil jour la fête ne peut pas trop se prolonger. Melchior Occhiena a hâte de retourner à son travail ; Madeleine, la vieille fille, se remet aux besognes de la maison à la place de la maman ; François, le

repas à peine fini, raccroche ses habits du dimanche dans l'armoire, attelle le bœuf à la charrette et s'en va aux champs, avec Antoine, pour rentrer la moisson. Ils travaillent jusqu'à la nuit tombante, mais François ne pense qu'à son benjamin. Pendant que ses bras vigoureux chargent les gerbes, son cœur prie pour le poupon et sa maman.

L'été de 1815 remplit magnifiquement les granges, mais l'année suivante est pitoyable. Il pleut jusqu'à l'automne. Les récoltes pourrissent dans les champs, les épis germent, se dressent noirs et vides sur les tiges. Il est presque inutile de battre.

« Mauvais automne ! » soupire François Bosco après avoir rentré sa dernière charretée. « Je ne sais pas comment on s'en tirera ! Il va falloir ménager, si nous ne voulons pas voir les enfants mourir de faim ».

« Dieu prend et Dieu donne », répond la grand-mère, dont les pensées sont déjà plus du ciel que de la terre. « Que sa sainte Volonté soit faite ! Inclignons-nous humblement sous sa main ».

« Maman a raison », dit Marguerite. « Ne perds pas courage, François. Il y en a tant de plus malheureux que nous ! ».

Jamais on n'a tant prié dans les villages du Piémont pour obtenir le pain quotidien que l'hiver suivant, qui s'attarde, interminable, à travers la campagne. Pour que les siens ne meurent pas de faim, le père Bosco doit renoncer aux économies avec lesquelles il rêvait d'acheter un petit lopin de terre, mais il donne encore de ce qu'il possède aux rôdeurs affamés qui viennent à sa porte. Marguerite l'y encourage, sachant bien que Dieu récompense au centuple chacune de nos bonnes actions.

Enfin l'hiver s'éloigne avec un dernier grognement. Le printemps arrive avec sa magnificence pascale. Maintenant le soleil est trop ardent, à la grande satisfaction des deux petits Bosco toujours à gambader avec le chien et le troupeau sous l'éternel ciel bleu ; mais les récoltes dépérissent. Jusqu'au mois de mai, pas une seule goutte de pluie, et, à moins d'un miracle, tout ce qu'on a si péniblement confié à la terre va être perdu.

Bientôt les choses tournent encore beaucoup plus mal. L'épreuve n'en finit pas !

Un soir de printemps, François Bosco revenant des champs descend tout en sueur dans la cave d'un propriétaire voisin pour qui il travaille, sans penser au danger d'un refroidissement. La nuit suivante, il est pris d'une forte fièvre, symptôme d'une pneumonie grave.

Sa femme Marguerite veille à son chevet sans fermer l'œil, mais, le troisième jour, il est à l'extrémité. Antoine court chercher le prêtre à Murialdo pour les derniers sacrements. Le moribond s'abandonne sans plainte à la sainte volonté de Dieu. Le prêtre parti, il fait signe à sa femme

d'approcher et lui chuchote d'une haleine brûlante :

« Je vais à Dieu, Marguerite, et je te laisse seule avec les enfants. Tu as toujours été pour moi une fidèle compagne. Je te remercie de tout l'amour que tu m'as donné. Veille maintenant sur les enfants et prends garde qu'ils suivent la bonne voie ! ».

« Sois sans crainte, François ; le Bon Dieu m'aidera ». Un instant de silence et le moribond continue, de plus en plus à court de souffle :

« Sois une bonne mère aussi pour mon Antoine ! Il n'est pas méchant ; je sais pourtant qu'il ne te rendra pas la vie facile. Il a besoin d'être fermement tenu, mais il a également besoin d'affection ».

« Je le regarderai toujours comme mon propre enfant », promet Marguerite.

« Joseph sera facile à élever. Il a des manières douces et gentilles ; mais prends garde à notre Jean, de tous les trois le plus vif et le plus ardent, tout petit qu'il est. Veille bien sur lui et rappelle-toi qu'il pourrait devenir un vilain garnement, si on ne le tenait pas bien en bride. Cet enfant me cause plus de souci que les deux autres ensemble ».

« Je l'élèverai selon ton désir et selon les Commandements de Dieu. Mais arrête de parler ! Il faut te reposer ! ».

Le mourant semble avoir définitivement perdu la parole. Ses yeux s'égarèrent dans le lointain, comme si, oubliant les choses d'ici-bas, il contemplait déjà la patrie céleste. Pourtant quelques mots, à peine intelligibles, sortent encore de ses lèvres desséchées : « Peut-être notre petit dernier sera-t-il pour toi une bénédiction. Avec l'étoffe d'un vaurien il a aussi celle d'un saint ».

La nuit suivante Dieu rappelle à lui son fidèle serviteur. Marguerite lui ferme les paupières. Debout au pied du lit, Antoine, silencieux, les yeux secs, un peu rustre comme toujours, ne trouve pas une plainte ; il a pourtant le cœur brisé.

Joseph avec ses quatre ans n'est pas en état de comprendre ce qui se passe et regarde désespérément vers sa mère. Quant à Jean, sur les bras de Marguerite, il tend les mains vers son papa et s'étonne qu'on ne lui réponde pas. Marguerite le presse sur son cœur : « Tu n'as plus de père, mon petit Jean ».

À deux ans et demi Jean ne comprend pas ce que cela veut dire. Son père, immobile et raide, va tout de même bien ouvrir les yeux et lui sourire ! Sa mère veut le mettre au lit, mais bébé résiste des pieds et des mains. « Viens, mon enfant. Tu n'as plus de père », lui répète-t-elle doucement en l'emportant.

Jusqu'à son extrême vieillesse Jean Bosco n'oubliera jamais ces paroles. Elles lui reviendront toujours à la mémoire, lorsqu'il s'apitoiera

sur le sort des petits orphelins.

Longtemps les yeux effrayés de l'enfant sans sommeil fouillent à travers la lucarne la nuit noire sans étoiles.

## *Un bon petit diable*

La misère avec son blême compagnon, le sieur Souci, et leurs pitoyables rejets, la Faim et la Maladie, errent à travers le pays, entraînant à leur suite des troupes de mendiants et de vagabonds. Chez les Bosco la dureté des temps se fait aussi sentir. Marguerite a bien de la peine à trouver le nécessaire, pour que la belle-mère malade et les enfants ne pâtissent pas trop de la faim. Mais on arrive toujours à se procurer une *polenta* ou une bouillie d'avoine, et la vache se charge de fournir le lait du petit déjeuner.

Si pauvre qu'elle soit, la brave femme ne repousse jamais ceux qui viennent lui demander le gîte et le couvert. Pour l'amour de Dieu elle reçoit les plus louches vagabonds, de franches canailles, des déserteurs ou des bandits avec les gendarmes à leurs trouses. D'où vient-on et où va-t-on ? Elle ne tient guère à le savoir ; ce sont tous des frères humains dans le besoin, avec qui elle partage son indigence et qu'elle héberge dans la paille chaude.

Pour elle un hôte est toujours un être sacré. Plus d'une fois elle soustrait un gibier de potence aux mains des représentants de la loi. Avec un verre de *barbera* elle les retient jusqu'à ce que le pauvre hère traqué ait pris le large.

La brave femme n'a pas seulement souci de la misère matérielle, elle ne pense pas seulement aux estomacs grondants, mais à l'âme égarée de ses hôtes. Assez souvent le chenapan qu'elle accueille doit accepter, bon gré, mal gré, une assez verte semonce à table et réciter le chapelet avec la famille avant de monter se coucher dans la paille. Elle lui raccommode vaille que vaille sa veste et son pantalon déguenillés, pour qu'il n'ait pas trop mauvaise allure à son départ.

Elle donne même plus que de raison. Parfois il ne lui reste ni pain ni farine pour les siens, mais elle se tire toujours d'affaire et les enfants grandissent à merveille malgré la pauvreté.

Qu'ils sont pauvres, les petits Bosco seraient bien surpris de se l'entendre dire. Ils ont tout ce qui leur faut, une paillasse pour la nuit, une *polenta* sur la table, un bel habit propre pour le dimanche, un bon feu dans la cheminée.

Le petit Jean se porte comme un charme. Il n'est pas de prince plus heureux que lui. Existe-t-il au monde un coin plus agréable que le

tranquille hameau des Becchi ? La maison paternelle est bien campée sur un coteau, d'où l'on découvre toutes les merveilles de l'univers, les bois et les prairies, les vignobles, les montagnes et les vallées ensoleillées, les fleurs et les bêtes, les papillons et les abeilles. On aperçoit par les beaux jours jusqu'aux montagnes géantes, toutes blanches, que dorent les feux du matin, et, la nuit, un ciel criblé d'étoiles plane sur la campagne endormie.

Personne ne comprend mieux les fleurs et la lumière que Marguerite Bosco. Souvent elle saisit son petit dernier par la main pour lui montrer les beautés du ciel et de la terre : « Vois, mon petit Jean, tout cela, c'est le Bon Dieu qui l'a fait. Combien faut-il qu'Il nous aime pour nous offrir tout cela ! Combien ce sera donc beau là-haut dans le paradis, si c'est déjà si merveilleux et si magnifique ici-bas ! ».

Ah, c'est une femme sans instruction ! Elle ne sait ni lire ni écrire, mais elle sait son catéchisme par cœur, elle connaît des centaines d'histoires tirées de la sainte Écriture et de la Vie des saints et, le soir, en filant la quenouille, elle en fait profiter ses enfants.

Dieu est le centre, le cœur et l'étoile de sa pauvre existence. Qu'il en soit de même pour ses enfants ! « Dieu vous voit », leur répète-t-elle tous les jours. Elle rapporte tout à Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours. Si la récolte est abondante, elle loue la bonté du Créateur ; si la grêle ravage les vignes du coteau : « Courbons-nous sous la main divine », dit-elle ; « Dieu sait pourquoi Il nous envoie cette épreuve ».

Le travail remplit toutes ses journées. Debout au premier chant du coq, elle besogne à la maison et à la ferme, à l'écurie et aux champs jusqu'à la nuit. Depuis la mort de son mari, elle porte patiemment sa double charge. Aux semailles et à la moisson les journaliers sont moins expéditifs qu'elle. Antoine lui est un bon appui. Il doit tenir un peu la place du père ; il le sait et il abat son travail avec une secrète fierté, à la façon silencieuse et taciturne des vrais paysans du Piémont.

Mais les petits ne doivent pas rester inactifs non plus. À quatre ou cinq ans, Jean porte à manger aux poules, teille le chanvre, balaie la place, va chercher du bois et de l'eau, tient compagnie à sa grand-mère impotente quand sa maman est aux champs. C'est seulement son travail fini qu'il peut aller jouer. Comme il gambade alors avec Pombo par toute la ferme ! Il saute, il court avec quelques petits voisins, il rit aux éclats quand il réussit à jouer une petite farce ou un bon tour. Le soleil n'est jamais trop chaud, le temps n'est jamais trop mauvais, l'hiver trop froid ; sitôt sa besogne terminée, Jean est devant la porte et trouve le moyen d'égayer les journées les plus maussades.

Tous ces jeux ne se passent pas sans accidents, bien sûr, et souvent le

petit espiègle revient avec une bosse à la tête ou une grande déchirure à sa culotte.

La brave paysanne habitue ses enfants dès leur plus bas âge à éviter les plus petits péchés et à haïr du fond du cœur toute offense faite à Dieu. C'est ainsi que les enfants croissent dans la crainte de Dieu. Naturellement, ce ne sont pas de petits anges. Joseph est encore le plus facile à mener, tandis que Jean s'attire bien des réprimandes. Il fait des colères, lorsqu'on lui résiste ; il boude, lorsqu'il croit avoir le dessous.

La plupart des difficultés viennent d'Antoine. L'adolescent, qui travaille du matin au soir, ne comprend guère les jeux enfantins de ses demi-frères. De plus il s'imagine que sa mère ne l'aime pas autant qu'eux.

Dès l'âge de sept ans, tous les matins, à la belle saison, Jean s'en va, son petit bâton à la main, mener la vache et le veau au pré. Il fait bon sous la grande coupole du ciel. Le Boschetto s'en donne à cœur joie avec les autres petits bergers du voisinage, et c'est toujours lui le plus ardent et le plus acharné au jeu.

Il n'y a pas de ruisseau si large qu'il ne le franchisse d'un bond, pas d'arbre si haut qu'il n'y grimpe jusqu'au sommet pour chercher des nids. Un jour l'aventure tourne mal. Jean perd prise, oscille un instant entre ciel et terre et tombe. Il tombe à quatre pattes, comme un chat. Il n'a rien de cassé, mais le choc a été si dur qu'il en est tout de même malade.

Il lui faut trois mois pour se remettre. Puis il revient aux champs où ses camarades lui font joyeux accueil. Il leur a tant manqué ! Aucun n'est aussi intrépide, aucun aussi risque-tout ; aucun n'a autant d'idées et de tours en tête, mais aucun non plus n'a aussi bon cœur que le Boschetto.

Parmi ces enfants se trouve un certain Second Matta, sans père ni mère, au service d'un fermier, et guère mieux traité que l'enfant prodigue par son patron avare, qui ne lui donne qu'un morceau de pain noir pour aller aux champs.

Jean remarque de quels yeux avides Second le regarde croquer le gros morceau de pain blanc que sa mère lui a mis dans son sac. Il voudrait bien faire une bonne action, mais il a déjà assez de jugeote pour comprendre qu'un bienfait peut avoir quelque chose de blessant et d'humiliant.

« Second », dit-il un matin à son camarade, « veux-tu me faire plaisir ? ».

« Oui, Jean ».

« Nous allons échanger notre morceau de pain ! ».

« Pourquoi ? ».

« Le tien est sûrement meilleur ».

« Comme tu voudras ».

On échange les morceaux et le pain blanc est comme du gâteau pour le

pauvre orphelin. Sa dernière bouchée avalée, « Jean », dit-il, « ou bien tu es un imbécile, ou bien ».

« Ou bien quoi ? ».

« Ou bien tu es gentil ! ».

« Quelle blague ! Tu ne te figures pas combien c'est embêtant de manger tous les jours du pain blanc ! ».

« Tu en as un drôle de goût ! En tout cas, ça fait bien mon affaire ! ».

Et tous les jours Jean et Second continuent de troquer leurs morceaux de pain.

Jean a bon cœur ; il a du courage aussi.

La chose se passe par une belle journée de vendange, en 1823. Marguerite Bosco est allée, avec son benjamin, donner un coup de main à ses parents. La journée finie, la famille devise avec des voisins dans la grande chambre, à la lueur d'une chandelle de résine. La conversation tombe sur les esprits et les revenants. Marsano, le cordonnier, commence une histoire à vous faire dresser les cheveux sur la tête ; les femmes et les enfants en perdent presque le souffle. Soudain un éclat de rire interrompt le récit :

« Tout ça, c'est des blagues ! » s'écrie le Boschetto. « Il n'y a pas de fantômes qui marchent avec leur tête sous le bras ! ».

« C'est toi qui parles comme ça, blanc-bec ! ».

« Oui, des billevesées peut-être bien », fait le grand-père Occhiena en dégustant sa pipe, « mais qu'elles vous fassent peur, ça ne manque pas d'agrément non plus ! ».

« Tu es plus incrédule que saint Thomas », proteste le cordonnier. « Prends garde que les revenants ne t'empoignent par la peau du cou ! ».

À cet instant un craquement et un branle-bas en haut jettent la panique dans la salle. Tous se regardent blêmes. Un silence, puis le vacarme reprend de plus belle, un remue-ménage qui coupe la respiration et glace le sang à toute l'assemblée.

« Que tous les bons esprits rendent gloire à Dieu, le Seigneur ! » gémit la grand-mère en se signant.

« Du coup, ça y est ! » constate tragiquement le cordonnier. « Les fantômes s'annoncent ! ».

« Montons voir ce qui se passe », propose Jean.

« Nenni ! Pas pour mille écus ! » soupire une voisine.

Mais on reprend cœur et on s'enfile dans l'escalier avec deux chandelles attrapées au petit bonheur. Les hommes se sont prestement armés de gourdins.

« Toi, Jean, reste en bas », ordonne maman Marguerite.

Mais Jean, parti en tête, a déjà ouvert la porte du grenier et entre, tandis

que le gros de la troupe reste prudemment sur le seuil.

Le chambard recommence et l'on voit, en écarquillant les prunelles, le grand tamis à grain qui s'agite tout seul.

« Une diablerie ! » affirme sinistrement le cordonnier, pâle comme la cire de la chandelle qui tremble dans sa main. Mais le gamin est déjà près du tamis, dont il arrête le mouvement.

« N'y touche pas ! » s'écrie une voisine. « Il est ensorcelé ! ».

Jean le soulève et en tire une poule qui se débat désespérément en caquetant à plein gosier. « La voilà, la sorcière ! » crie-t-il triomphant. « Elle est venue ici pour prendre du grain, et elle est tombée sous le tamis ! ».

L'émoi s'achève par un grand éclat de rire. Tout le monde respire. Seul le cordonnier marmonne avec embarras : « Ça aurait quand même pu être un esprit ! ».

« Je n'ai jamais entendu parler de fantômes qui pondent des œufs ! » riposte malicieusement l'enfant.

« Pourquoi n'as-tu pas eu peur, mon petit Jean ? » lui demande sa maman.

Jean la regarde avec de grands yeux étonnés : « C'est toi qui m'as appris qu'on ne doit craindre que Dieu et le péché ! ».

## *Un rêve étrange*

De grand matin Jean, maintenant âgé de neuf ans, quitte la maison paternelle. On est au cœur de l'hiver. Le vent glacé balaie la campagne enneigée. Seule la lumière des étoiles indique le chemin par-dessus les champs et les coteaux blancs, et fait miroiter mystérieusement le givre des branches. Sa gibecière sur le dos, l'enfant affronte la tempête hurlante. Pombo voudrait bien l'accompagner, mais quelques appels énergiques le ramènent à la niche.

Depuis la Toussaint de 1824, Jean fait, tous les matins, la route de Capriglio, où il fréquente l'école paroissiale. Qu'il pleuve à torrent, qu'il gèle ou qu'il neige, rien ne le retient, bien qu'il ait presque une heure de marche devant lui.

Ce n'est pas sans peine qu'il a obtenu d'aller à l'école. Son frère Antoine n'en voulait rien entendre. « Le gamin a-t-il besoin d'étudier ? » grognait-il. « Il n'a qu'à prendre la bêche et travailler la terre ! ». La mère dut enfin intervenir énergiquement pour le faire céder et laisser son petit frère aller à l'école pendant l'hiver.

Transi jusqu'aux os, mais le visage empourpré et la tête bien éveillée, Jean arrive à Capriglio et entre dans la classe. Le curé, don Jean Lacaua, aime ce petit bonhomme, dont la tante lui sert de domestique ; il n'a pas d'autre élève aussi appliqué, aussi consciencieux à apprendre ses leçons et à faire ses devoirs.

Avec les condisciples, c'est une autre histoire ! Considérablement en avance sur Jean, ils lui font sentir leur supériorité. Chez lui Jean n'a toujours parlé que le piémontais, un dialecte mâtiné de français. Comprenant à peine l'italien, il ânonne, il trébuche, et toute la classe de s'esclaffer et de rire de ce rustre, de cet ignorant.

Il endure mal la chose et souvent la colère lui monte au front, lorsque ses camarades y vont par trop fort. Il n'est pas rare qu'une grande bataille s'ensuive pendant la récréation, où, naturellement, le vigoureux petit campagnard sait imposer le respect. Plus d'un de ses camarades rentre en classe le nez en sang, mais il faut dire à l'honneur des écoliers de Capriglio qu'ils ont trop de fierté pour avouer au maître l'origine de leurs bosses et de leurs égratignures.

Aujourd'hui, la classe commence par le catéchisme. L'abbé Lacaua est un bon prêtre, très calme, et la douceur est son sujet favori. Il parle ce

matin de saint Tarcisius, le courageux enfant qui portait le Sauveur à travers les rues de Rome et qui se laissa massacrer, sans se défendre, par les petits païens.

Durant la récréation suivante, les enfants jouent la scène du martyr. « Tu vas faire Tarcisius, Jean, et on va te battre », décident les enfants à l'unanimité. « Mais tu ne te défendras pas ! Tu vas sortir par la porte de l'église avec le Saint Sacrement sous ta veste, et tu ne dois pas le laisser prendre ! ».

« D'accord ! ».

Dès qu'il arrive sur la cour, toute la meute se jette sur lui, le traite d'adorateur de tête d'âne et lui administre une généreuse raclée de coups de poing. Le petit Bosco se laisse faire quelque temps et avance de son pas lourd contre la bande déchaînée. Un croc-en-jambe lui fait perdre patience. Oubliant son rôle de martyr, il se met à cogner des pieds et des mains, tant et si bien que ses camarades abandonnent le combat.

« Ce n'est pas du jeu ! » hurle André en s'épongeant le nez. « Tu devais te laisser tuer sans te défendre ! ».

« Oui, parfaitement ! » approuve Philippe en se tenant prudemment à distance du récalcitrant. « Tu es une brute, tu n'es pas un saint ! ».

Évidemment, Jean porte aussi les stigmates de la mêlée à son retour en classe : un œil poché et une grande déchirure à sa veste.

Le soir, sa mère lui fait les gros yeux en apercevant les dégâts :

« Tu t'es encore battu avec ces garnements de Capriglio ! ».

« Bah ! Ce n'est rien ! ».

« La déchirure de ta veste, ce n'est rien non plus ? ».

« Je regrette, maman. Je vais t'expliquer comment c'est arrivé ».

Jean avoue comment, malgré toutes ses bonnes résolutions, il n'a pas pu se retenir : il n'est sans doute pas fait pour le martyr.

« On ne joue pas au martyr ! » réplique sa mère. « C'est ridicule de t'être laissé entraîner ! ».

« Parfaitement », grommelle Antoine. « Toutes ces histoires d'école ne mènent à rien de bon, je l'ai toujours dit. Mais tu as eu raison de te servir de tes poings. Si jamais je te voyais rossé par les autres sans te défendre, tu l'aurais aussi, ma raclée ! ».

« Qu'est-ce que je dois donc faire ? » demande Jean désesparé à sa mère.

« Il faut, autant que tu le peux, éviter de te battre ! ».

« Mais si je ne le peux pas, alors ? ».

« Alors, défends-toi bien ! ».

« Oui, mais le commandement qui dit de présenter la joue droite, quand on vous frappe sur la joue gauche ? ».

« Ça veut dire qu'il faut parfois supporter patiemment une injustice, mais je ne pense pas que le Bon Dieu demande à un petit garçon de se laisser faire, quand ses camarades le battent. Tu pourras interroger là-dessus monsieur le curé ».

Le soir maman Marguerite ravaude la veste déchirée. Jean ne s'inquiète pas de son œil au beurre noir ; ce n'est pas un bobo comme ça qui l'empêche de dormir, mais comment faut-il agir ? Un enfant de neuf ans peut-il vivre l'Évangile ?

Cette nuit-là, il fait un rêve étrange. Il se voit sur une vaste place au milieu d'une troupe d'enfants qui se fâchent au jeu et se mettent à jurer. Le petit Bosco en est tout chaviré. Il se jette sur les polissons et les bourre de coups de poing pour les faire taire. Soudain il voit devant lui un homme vêtu d'un manteau brillant, le visage rayonnant. L'apparition lui pose la main sur l'épaule en lui disant :

« Non, pas avec les poings, mon petit Jean ! C'est par la douceur et la bonté que tu feras de ces garçons des amis. Va leur expliquer combien le péché est vilain et combien la vertu est belle ».

« C'est à moi, petit ignorant de la campagne, de leur enseigner cela ? Comment le pourrais-je ? ».

« Tu y arriveras en obéissant et en apprenant ».

« Qui êtes-vous donc pour m'ordonner pareille chose ? ».

« Je suis le Fils de Celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois par jour ».

« Dites-moi votre nom ! » reprend l'enfant, qui ne comprend toujours pas.

« Demande-le à ma Mère. C'est elle qui doit être ta Maîtresse ».

À cet instant apparaît une femme ravissante, aux vêtements parsemés d'étoiles. Elle prend l'enfant ébahi par la main : « Viens voir ! ».

Ce ne sont plus ses camarades de jeu qu'il aperçoit, mais une troupe d'animaux sauvages, des loups, des tigres, des léopards et des ours.

« Ce sera ton domaine », lui dit la grande dame. « C'est ici que tu devras travailler. Deviens humble, courageux et fort ! Ce que tu vois ces animaux devenir, à toi de le réaliser avec mes enfants ».

Alors, ô prodige ! sous la main de cette apparition céleste les animaux transformés en agneaux se blottissent familièrement à ses pieds.

« Je ne comprends pas tout cela ! » soupire l'enfant en son sommeil.

« Tu comprendras tout en temps opportun », répond la belle dame en lui posant la main sur le front.

Jean sort de son rêve tout en sueur. Il lui faut longtemps pour se reconnaître dans sa petite chambre, sur la paille de maïs. Les étoiles brillent à travers la petite fenêtre. Près de lui, d'un côté, Joseph et, de

l'autre, Antoine, qui ronfle comme à l'accoutumée.

Abasourdi l'enfant porte la main à son front brûlant. Son rêve a été si agité qu'il en a encore les poings endoloris et tous les membres meurtris. Au petit déjeuner il raconte son aventure.

« Tu seras berger un jour », explique Joseph. « Ce n'est pas étonnant que tu rêves d'agneaux ».

« À moins que tu ne deviennes chef de brigands », repartit amèrement Antoine.

« Qui sait si tu ne seras pas prêtre un jour ? » dit sa mère songeuse, en se rappelant la parole du vicaire à son baptême.

« Qu'est-ce que les rêves ? » fait la grand-mère pour arrêter la conversation. « Il n'y a rien à en tirer ».

« Joseph en Égypte a pourtant eu des rêves aussi », reprend Jean. « Et ses rêves se sont réalisés ».

« Allons ! il est temps de partir pour l'école », conclut maman Marguerite.

Le petit Bosco change peu à peu. La transformation n'est pas complète du jour au lendemain, mais il fait des efforts ; il tâche de dominer ses emportements et d'agir sur ses camarades par la douceur et la bonté.

Il se sent de plus en plus appelé par Dieu à devenir apôtre parmi ses camarades. Il est toujours aussi espiègle et émoussillé, mais il lui arrive de prendre discrètement à part un de ses camarades pour lui recommander de ne plus jurer, de ne plus mentir ou de ne plus voler, et, à son grand étonnement, ses paroles ont de l'effet. Bientôt personne n'ose plus prononcer une parole grossière ou commettre une mauvaise action en sa présence, tant la pureté et la gravité de son regard en imposent.

Ce qui surpasse les moyens du bon abbé Lacaua, le petit paysan des Becchi le réalise. De jour en jour les enfants s'améliorent, et le prêtre, à part soi, en croit comprendre la raison.

L'hiver passe trop vite. Au printemps Jean revient travailler avec ses frères. Il reprend son poste de berger, mais sans gaspiller trop de temps à s'amuser désormais. Pour ne rien perdre de ce qu'il a appris, il emporte ses livres au pré, s'assied sur un tronc d'arbre et étudie.

« Hé ! Jean ! » lui crie Second Matta. « Qu'est-ce qui te prend ? Laisse donc tes fichus livres et viens jouer avec nous ».

« Tu ne rigoles plus », reprend Jean Filipello. « Arrive ! À qui sera rendu le premier au haut du peuplier ! ».

« Allez-y. Moi, je vais garder vos vaches ».

« Non, pas sans toi ! Sans toi il n'y a pas de goût à jouer », explique le robuste Henri. « Viens, ou tu vas avoir affaire à moi ! ».

« Faites ce que vous voudrez, mais laissez-moi étudier ».

## *Table des matières*

Liminaire .....	2
Un bon petit diable .....	12
Un rêve étrange.....	17
Le grand jour .....	23
Le saltimbanque.....	27
Le proscrit.....	34
L'âne des Becchi .....	43
Les apprentissages .....	51
Garçon de café.....	55
Le magicien .....	58
Un heureux séminariste .....	61
Une sainte amitié .....	65
Les sept étapes.....	71
La première escouade .....	76
L'Oratoire.....	82
Les bons choux doivent être repiqués.....	87
Un coup de maître .....	93
Marquis et Marquise.....	99
La potence .....	104
Arrivée de maman Marguerite.....	107
Les premiers internes.....	110
Veilleur dans la tempête .....	117
L'infatigable bâtisseur .....	122
Le « Grigio » .....	130
Le choléra .....	136
Le messenger à la livrée écarlate.....	141
Un pique-nique de bandits.....	145
La lumière de l'étoile.....	148
Un ange retourne au Ciel.....	152
Audiences pontificales.....	157
Perquisition et interrogatoires.....	161
Chaque brique est un miracle .....	170
La lutte pour l'approbation .....	176
« Tu es Petrus » .....	180
Vers la Patagonie.....	183
Tout à tous .....	188
Un morceau de sucre qui revient cher .....	192
Voyage triomphal à travers la France.....	196
Le jour baisse.....	203

Heureuse mort..... 208  
Descente en enfer..... 214  
Table des matières ..... 223